

Les groupes de supporters ultras : des institutions juvéniles ?

Texte paru dans la revue Agora Débats/Jeunesse (n° 37, 2004, p. 32-42).

Résumé :

Depuis une vingtaine d'années, des groupes de supporters « ultras » s'engagent dans le soutien aux clubs de football français. Proposant des activités, des règles et des objectifs, ils jouent un rôle socialisateur et contribuent à la construction identitaire de leurs membres. Ils sont parfois qualifiés d'institutions juvéniles, ce qui masque leur ambivalence : ils sont autant en rupture qu'en phase avec les normes sociales et les modes dominants d'organisation. Ces groupes de pairs remplissent une fonction d'intégration sociale et développent de nouvelles formes de participation à la vie publique.

Article :

Le supportérisme, c'est-à-dire l'ensemble des manifestations de soutien apportées à une équipe, s'est manifesté dès les débuts du football européen, à la fin du XIX^{ème} siècle. A partir des années 1960, au moment où la jeunesse se constitue en classe d'âge, de nouvelles formes de supportérisme apparaissent en Angleterre et en Italie puis se répandent dans les pays voisins (en France, à partir de la décennie 1980). Elles ont en commun de rassembler essentiellement de jeunes hommes et de s'opposer par leur intensité, leur radicalité et la distance prise par rapport aux acteurs dominants du football (joueurs, dirigeants des clubs et des fédérations) aux modes traditionnels de supportérisme, moins turbulents et plus consensuels. Ces nouveaux supportérismes, parfois qualifiés de manière générique de supportérisme extrême ou autonome, comportent deux modèles principaux. D'une part, celui, anglais, des groupes informels de hooligans essentiellement préoccupés par l'affrontement avec les bandes adverses et la police. D'autre part, celui, italien, des associations d'ultras s'investissant dans le soutien à l'équipe et dans la vie du club, tout en ayant parfois recours à la violence contre leurs rivaux.

En France, en dehors de Paris, ceux qui se disent hooligans sont très peu nombreux. En revanche, les groupes s'affirmant ultras sont en pleine expansion. Ils rassemblent des centaines voire des milliers de membres et supplantent généralement les associations traditionnelles de supporters : la plupart des kops¹ sont actuellement menés par des groupes ultras. A partir d'enquêtes conduites auprès de plusieurs groupes depuis 1993 (le plus durablement à Bordeaux), ce texte analyse le supportérisme ultra français en se demandant comment caractériser ces groupes. Notamment, est-il justifié de prétendre qu'ils forment des institutions juvéniles ? Corrélativement, dans quelle mesure cette expérience intervient dans la construction identitaire de ceux qui s'y engagent ? L'attention est alors portée sur les individus les plus impliqués qui composent ce qu'ils appellent le « noyau » du groupe, dont les effectifs varient de quelques dizaines à deux centaines de personnes.

Les spécificités du supportérisme ultra

Comme le qualificatif qu'ils revendiquent l'indique, les ultras cherchent à pousser le supportérisme à l'extrême : c'est-à-dire à mettre la meilleure ambiance possible, à suivre leur club lors de tous les matches, à domicile comme à l'extérieur, à se comporter en fanatiques, à être l'élite des supporters. Ils sont également extrémistes dans leur conception du football :

¹Le kop (du nom d'une tribune d'un stade de Liverpool) est le secteur où se rassemblent les supporters les plus fervents.

rejetant la morale du fair-play, ils le perçoivent comme un combat entre deux camps. Ils n'hésitent donc pas à insulter les adversaires et les arbitres pour favoriser leur équipe. Et ils sont prêts à en découdre physiquement avec les supporters adverses si l'« honneur » de leur club ou de leur groupe leur paraît en jeu : néanmoins, contrairement aux hooligans, ils ne recherchent pas la violence à tout prix.

Leur style de supportérisme, spectaculaire, attire l'attention. A l'entrée des joueurs, ils forment dans leur tribune, à l'aide de drapeaux, de feuilles de couleur ou de bandes plastiques, des tableaux géants (représentant par exemple le blason du club ou du groupe) qu'ils nomment, à l'italienne, « tifos ». S'ils insistent sur l'hystérie, le « chaos » censés habiter leur tribune, leur comportement est rigoureusement codifié et organisé ; les meneurs, dos au terrain, coordonnent les mouvements d'ensemble. Cette organisation se retrouve dans la forme associative qu'ils adoptent, avec des adhérents payant une cotisation (leur offrant des réductions sur les gadgets ou les déplacements du groupe et parfois sur les abonnements au stade) et des responsables élus ou désignés qui planifient les activités du groupe et servent d'interlocuteurs aux dirigeants du club et aux médias locaux.

Les ultras cherchent à se distinguer de l'image répandue et dépréciative du supporter « beauf ». Ils stigmatisent ceux qu'ils appellent les « mastres », les « footix » ou les « bouffons » qui peuplent selon eux les stades : ces figures répulsives définissent l'autre, celui qui n'est pas ultra, et, par contraste, ce qu'est un ultra. Le « mastre » ne s'écarte pas du stéréotype du fan, est déguisé, n'est pas assez actif dans le soutien à l'équipe, ne participe pas correctement aux activités mises en place par les ultras, adule les joueurs, ne porte pas un regard critique sur le monde du football... Pour mériter aux yeux de ses pairs et aux siens le qualificatif d'ultra, il ne suffit pas d'encourager au maximum son équipe. Il faut aussi éviter les chants « folkloriques », réfléchir à ses actes, ne pas s'habiller de manière ridicule... : il faut inspirer le respect, au besoin en suscitant la crainte. Surtout, les groupes ultras valorisent l'autonomie. Ce qui signifie élaborer et réaliser eux-mêmes leurs animations, sans aide extérieure ; ou affirmer leur propre point de vue par rapport aux dirigeants du club et aux joueurs, et ne pas hésiter à les critiquer, contrairement aux associations officielles de supporters étroitement liées au club. Les ultras se conçoivent comme un contre-pouvoir ou comme un syndicat des supporters, tant à l'échelle locale que nationale : en 2003, une fédération nationale des ultras s'est constituée pour lutter contre la répression abusive dont ils s'estiment victimes et pour défendre un football « populaire ».

Ainsi, ils manifestent leur volonté d'être des acteurs à part entière du football et donc de ne pas vivre leur passion par procuration. Le supportérisme constituant pour eux un enjeu à part

entière, leurs centres d'intérêt sont doubles : le football et leur club d'un côté, le supportérisme et leur groupe de l'autre. D'ailleurs, comme les acteurs du rap ou de la techno, les ultras considèrent qu'ils forment un « mouvement », c'est-à-dire qu'ils appartiennent à un même monde, avec ses pratiques, ses valeurs, ses règles, ses réseaux... Cependant, malgré des expériences et références communes, les manières d'être ultra sont diverses parce que les contextes locaux sont différents et parce que les principes sur lesquels les ultras tendent à s'accorder sont suffisamment généraux (et parfois contradictoires entre eux) pour être diversement interprétés et susciter de vifs débats². Dès lors, le terme de mouvement est particulièrement approprié : il laisse entendre l'unité et la diversité de ce monde et souligne le caractère évolutif des pratiques³.

Cette description fait apparaître les ambiguïtés et l'ambivalence des ultras. Ils se présentent comme les supporters les plus fidèles, pourtant ils se préoccupent souvent plus de leur groupe que de leur club et ils n'hésitent pas à s'en prendre aux joueurs en cas de mauvais résultats. Ils veulent être sérieux et « fous furieux ». Ils insistent sur leur organisation, qui n'est pourtant pas toujours rigoureuse. Ils désirent être reconnus comme des interlocuteurs valables par les autorités sportives et les médias, mais ils craignent d'être récupérés et tiennent à demeurer « rebelles ». Alors que les hooligans assument l'étiquette de « mauvais garçons », les ultras cherchent à jouer sur plusieurs registres et à combiner des comportements valorisés socialement et d'autres qu'ils savent perçus négativement. Par conséquent, parmi les ultras, il est illusoire de distinguer les « bons » des « mauvais ». Dans une large mesure, ce sont les mêmes qui, d'une part, encouragent leur équipe, mettent en place les tifos, discutent avec les journalistes ou réalisent des actions caritatives et, d'autre part, abusent de l'alcool, introduisent des objets interdits dans les stades, insultent de manière haineuse les adversaires ou causent des incidents.

Des groupes de jeunes

Les données disponibles sur le public des stades français indiquent que, par rapport aux autres tribunes à la population plus variée, les kops sont des secteurs juvéniles⁴. Les individus de 15 à 24 ans y sont majoritaires : avec ceux âgés de 25 à 35 ans, ils forment la quasi-totalité des occupants des kops. Au-delà du prix des places (qui y est minimal), c'est l'ambiance

²HOURCADE N., « Les ultras français », *Panoramiques*, n° 61, 2002, pp. 111-115.

³HOURCADE N., « L'émergence des supporters *ultras* en France », in BOUCHER M. et VULBEAU A. (dir.), *Emergences culturelles et jeunesse populaire*, L'harmattan, Paris, 2003, pp. 75-89.

⁴BROMBERGER C., « Le sport et ses publics », in ARNAUD P. (dir.), *Le sport en France*, La documentation française, Paris, 2000, pp. 97-113 ; MIGNON P., *La passion du football*, Odile Jacob, Paris, 1998.

particulière des kops qui attire les jeunes. L'atmosphère y est effervescente, à la fois festive et tendue (à cause de l'anxiété liée au résultat, de l'agressivité envers les adversaires ou de l'utilisation de fumigènes, interdits dans les stades). Le soutien à l'équipe implique une débauche d'énergie : les supporters chantent continûment, sautent sur place (et sur les autres lors des buts), frappent des mains, agitent des drapeaux, tapent sur des tambours... Par conséquent, les personnes plus âgées préfèrent généralement éviter ce secteur qui leur paraît trop agité et où beaucoup d'entre elles ne se sentent pas à leur place.

Quant aux membres actifs des groupes ultras, ils sont plus jeunes qu'adolescents : ils ont pour la plupart entre 18 et 25 ans, certains étant moins âgés et quelques anciens ayant jusqu'à 30 ou 35 ans⁵. Les autres groupes de supporters (à l'exception des bandes de hooligans) accueillent des personnes de tous âges, ayant pour l'essentiel entre 35 et 70 ans. Les groupes ultras sont donc perçus comme des groupes de jeunes, d'autant qu'ils se définissent comme tels et qu'ils s'opposent explicitement aux « gamins » et aux « vieux ». Ils voient les associations traditionnelles comme un refuge de « mastres » et de « vieux » insuffisamment engagés et inféodés aux dirigeants du club. Ils dénigrent les adolescents, ces « gamins » qui viennent « s'amuser » dans le kop. Réciproquement, ils valorisent ceux qui ont de l'expérience dans le kop et le groupe.

Si presque tous les ultras sont jeunes, tous les jeunes allant régulièrement au stade ne s'engagent pas activement dans les groupes ultras. S'impliquer suppose de parvenir à dépasser l'image sulfureuse que le noyau possède, ce qui nécessite souvent de connaître un membre actif. Par conséquent, de nombreux jeunes se contentent d'aller dans le kop, de participer à quelques déplacements, voire d'adhérer à un groupe ultra sans s'y investir. En revanche, très rares sont les jeunes actifs dans une association de supporters traditionnelle (sauf quand elle est fortement impliquée dans le kop). Les quelques supporters dans ce cas rencontrés au cours de nos enquêtes (parmi lesquels une part importante de filles) reprochent aux ultras d'être trop virulents, trop critiques envers le club et trop sectaires : c'est-à-dire de n'être ouverts qu'à ceux qui sont comme eux (tant du point de vue de l'âge que du comportement).

Une activité structurante

Pour les membres du noyau, l'activité d'ultra est loin de se limiter au temps passé dans le stade. Entre les matches, ils se retrouvent dans un bar ou dans le local du groupe (quand celui-ci en loue ou en possède un) pour préparer les tifos, acheter ou confectionner le matériel

⁵Pour des données précises sur les ultras français et des analyses de ce supportérisme, se reporter à la bibliographie en fin d'article.

nécessaire, organiser les déplacements afin de suivre l'équipe à l'extérieur, concevoir et commander les gadgets (tee-shirts, écharpes, adhésifs...) frappés du nom du groupe qui seront vendus dans la tribune, produire des feuilles d'information, actualiser le site Internet, mais aussi pour profiter de moments et de relations de sociabilité : boire, consommer de la drogue - douce généralement -, discuter, commenter l'actualité du football ou du supportérisme, jouer au baby-foot ou à des jeux vidéo, regarder la télévision...

La pratique ultra est caractéristique de la jeunesse actuelle. Elle se développe au moment où, entre l'adolescence et l'âge adulte, la jeunesse s'allonge et concerne un nombre croissant d'individus. Cette période de la vie est marquée par l'incertitude et la définition problématique de l'identité, mais aussi par la possibilité de profiter de la jeunesse et de multiplier les expériences, dans la mesure où les jeunes disposent d'une certaine autonomie par rapport à leurs parents (même s'ils demeurent partiellement dépendants d'eux) et ne sont pas encore bridés par des engagements familiaux et professionnels contraignants⁶. S'impliquer dans un groupe ultra permet justement d'occuper son temps libre (plus ou moins choisi), d'affirmer son autonomie, sa maturité intellectuelle et, pour les garçons (dominants par le nombre - ils forment au minimum 80 % des effectifs - et la prééminence des valeurs viriles), sa masculinité. Etre ultra c'est appartenir à un groupe d'amis avec lesquels faire la fête, partir à l'aventure lors des déplacements, vivre des émotions fortes et des situations risquées. Le groupe offre des objectifs, des réalisations à accomplir et il leur donne un sens : il propose un cadre d'action et construit une cause à défendre⁷. Certains groupes étendent même (de manière plus ou moins incantatoire) la signification de leur action au-delà des mondes du supportérisme et du football, en affirmant défendre une identité locale, nationale ou ethnique ou en menant des actions contre le racisme. Par conséquent, cette expérience structure la vie de celui (ou celle) qui s'y engage, d'autant qu'elle offre des responsabilités et la possibilité de faire carrière.

Au-delà de la sociabilité qu'ils procurent, les groupes ultras ont une action socialisatrice. Au contact des plus anciens, les nouveaux apprennent et intériorisent les manières de faire et de penser de ce milieu. Les membres sont amenés à respecter des règles, à participer à des actions collectives, à s'investir dans la durée. Ainsi, le groupe modèle, dans une large mesure, les comportements individuels. La forte valorisation de la cohésion interne s'accompagne d'une certaine fermeture envers l'extérieur : l'unité du groupe s'établit par opposition aux

⁶GALLAND O., *Sociologie de la jeunesse*, Armand Colin, Paris, 2001.

⁷MIGNON P., « Faire corps : supporters ultras et hooligans dans les stades de football », *Communications*, n° 67, 1998, pp. 45-58.

« mastres », aux autres groupes ou aux dirigeants du football. La distance critique vis-à-vis du groupe et du rôle d'ultra, variable d'un individu à l'autre, n'est globalement pas très élevée. Beaucoup suivent scrupuleusement les préceptes du groupe et du mouvement : ils sont tellement intériorisés et partagés qu'ils deviennent évidents et ne sont pas remis en cause. Plusieurs ultras (notamment des individus ayant une position marginale au sein de leur groupe ou ayant pris du recul) nous ont d'ailleurs affirmé que leur groupe s'apparentait à une « secte ». Pourtant, les tensions internes sont fréquentes, tant du fait de divergences quant aux orientations à donner au groupe que d'inimitiés personnelles. Pourtant, l'individu ne disparaît jamais derrière le groupe. Tous ne sont pas passionnés de la même manière par les nombreux aspects de la pratique ultra. Chacun occupe une place particulière dans le groupe et est connu en fonction de caractéristiques personnelles. Le groupe (par l'intermédiaire des meneurs qui disposent souvent d'un fort ascendant sur leurs troupes) fait pression sur ses membres pour qu'ils participent aux déplacements et à la préparation des différentes activités : toutefois, le constat d'un investissement insuffisant est récurrent. Quant au coût d'une modération de l'implication ou d'une sortie du groupe, il existe mais il est loin d'être aussi élevé que ce que suppose l'idée de secte. Parmi ceux qui sont exclus du groupe (pour s'être mal comportés ou fâchés avec les meneurs), certains sont contraints de ne plus aller en déplacement voire de quitter la tribune sous peine de représailles, mais la plupart sont simplement ignorés par leurs anciens camarades. La prise de recul est considérée comme acceptable quand l'individu a beaucoup donné au groupe et quand d'autres obligations (travail, famille) deviennent pressantes. L'attachement au groupe est souvent comparé à une drogue dont il est difficile de se détacher : pourtant, certains membres disparaissent du jour au lendemain. Ainsi, les groupes ultras ont cette particularité de promouvoir un fort esprit de groupe et un conformisme interne tout en permettant des parcours individualisés en leur sein.

Une expérience aux significations diverses

En fait, la manière dont l'expérience d'ultra participe à la construction de l'individu est fonction des modes d'investissement dans ce monde. Parmi les membres actifs à un moment donné, deux types d'engagement peuvent être distingués (les comportements réels se situant entre ces deux extrêmes). Premier type : l'engagement dans un groupe ultra est important mais pas exclusif. Ces individus consacrent beaucoup de temps à leur passion pour le monde ultra, mais ils tiennent à en conserver suffisamment pour s'investir dans d'autres domaines (les études, le travail, les relations amoureuses, le sport, des loisirs...). Le milieu ultra constitue pour eux un lieu d'épanouissement parmi d'autres : ils soulignent qu'ils ont d'autres

préoccupations, qu'ils n'ont « pas que ça dans la vie ». Second type : l'activité d'ultra est centrale, prioritaire par rapport aux autres activités. Ceux qui adoptent cette position se valorisent essentiellement dans le monde ultra : ils ont peu d'amis et de loisirs extérieurs à lui, ils s'investissent peu dans leurs études ou leur travail ou sont au chômage. Ils appliquent le slogan « vivre ultra pour vivre ». Une étude menée auprès des ultras bordelais en 1994 montrait que, au sein du noyau, le premier type était le plus répandu. Depuis, la pratique ultra est devenue envahissante, à Bordeaux comme ailleurs : des déplacements sont organisés pour tous les matches à l'extérieur et le local du groupe est souvent ouvert. Le groupe étant de plus en plus exigeant envers ses membres, il est désormais difficile d'adopter le premier type d'engagement tout en occupant une position importante. Les responsables sont proches du second type et consacrent une part primordiale de leur vie au groupe.

La durée de l'engagement et le déroulement de la carrière d'ultra sont également divers. Généralement cette pratique est découverte à l'adolescence. L'intensité de l'engagement s'accroît progressivement avec l'augmentation des activités et le côtoiement plus fréquent du noyau. Cet engagement est à son maximum pendant la jeunesse. Puis, avec l'entrée dans la vie familiale et professionnelle, il décroît. Ce schéma classique demande cependant à être nuancé. Ces différentes phases durent plus ou moins longtemps. Surtout, la carrière n'est pas toujours aussi linéaire, parce que l'entrée dans la vie adulte se fait rarement de manière linéaire. Certains s'engagent dans le groupe, puis se désengagent et se réengagent en fonction des vicissitudes de leur existence. Nombreux sont les exemples d'ultras redevenant actifs après une rupture amoureuse ou la perte d'un travail. L'implication dans le monde ultra est nettement liée aux engagements dans les autres sphères sociales.

Les modalités du désengagement sont elles aussi variées. Certains quittent définitivement le groupe et fréquentent un autre secteur du stade ou cessent d'y aller. D'autres limitent leur engagement mais continuent d'être dans le kop aux côtés des membres actifs voire d'effectuer quelques déplacements. Ce second choix est souvent significatif : il marque le désir de connaître d'autres expériences et de s'« installer » dans la vie (d'où la modération de la pratique ultra) sans rompre complètement avec la jeunesse. Comme le souligne F. de Singly⁸, le statut d'« adulte » n'est pas forcément recherché. D'anciens membres actifs expliquent qu'ils refusent de devenir « vieux » (avec ce que cela suppose à leurs yeux de routine et d'ennui) et veulent « rester jeune dans (leur) tête ». Continuer à fréquenter le kop est un moyen de prouver, avant tout à eux-mêmes, qu'ils ont encore de la vitalité, de la passion,

⁸SINGLY F. de, « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et politiques*, n° 43, 2000, pp. 9-22.

qu'ils ne sont pas complètement « rangés ». Si la pratique ultra est une parenthèse bien circonscrite dans la vie de certains, elle constitue pour d'autres une expérience durable (même si, les années passant, elle est accomplie à temps partiel) : ces derniers alternent volontairement, selon les moments et les lieux, les modes de comportement, agissant tantôt en « adulte », tantôt en « jeune ».

Les ultras affirment souvent que les membres de leur groupe viennent de toutes les couches sociales. Ils cherchent ainsi à contredire les préjugés qui s'attachent à eux puisqu'ils sont souvent considérés comme des marginaux ou des individus de milieu défavorisé. Les recherches menées en France mettent effectivement en évidence une hétérogénéité sociale au sein du noyau, dont le profil social correspond grosso modo à celui de l'ensemble de la population du même âge. Cela dit, nos enquêtes tendent à montrer que les membres actifs sont essentiellement issus des catégories populaires et des classes moyennes. Les jeunes des couches supérieures sont sous-représentés, comme ceux rencontrant de grandes difficultés sociales (être ultra suppose d'avoir un minimum d'argent et de s'investir avec régularité). De plus, l'intensification de la pratique semble modifier le recrutement social des groupes. A Bordeaux, parmi les membres les plus impliqués du noyau, ils sont désormais plus nombreux qu'il y a une dizaine d'années à être sans emploi, à vivre de « petits boulots », à avoir eu une scolarité courte ou à peu s'investir dans leurs études. En revanche, le profil des membres un peu moins engagés n'a pas changé.

L'assistance aux matches de football étant un loisir répandu, des jeunes d'origines diverses ont l'opportunité de découvrir le modèle ultra. La multiplicité des activités proposées favorise un recrutement social large. Des jeunes différents peuvent trouver dans ce monde des satisfactions différentes. Les divergences dans les carrières et dans les aspects privilégiés de la pratique paraissent en partie liées au milieu social et surtout au type de formation et au niveau de diplôme. Nos enquêtes semblent confirmer que plus l'individu suit un cursus scolaire long et valorisé, plus il répugne à s'engager exclusivement dans le monde ultra et plus il arrive à faire preuve de distance critique vis-à-vis de celui-ci. Dans un kop, il est possible de goûter à la violence : pourtant, les manières d'être violent varient en fonction de la nature de l'insertion sociale, comme l'a montré M. Comeron pour les hooligans de Liège⁹ et comme nous avons pu le constater auprès des ultras français.

⁹GOVAERT S. et COMERON M., *Foot et violence*, De Boeck Université, Bruxelles, 1995.

Ainsi, les groupes ultras permettent à des jeunes de tous horizons¹⁰ de partager des activités et des centres d'intérêt. Pour autant les différences sociales ne disparaissent pas complètement ; évidemment, l'expérience d'ultra n'a pas la même signification pour un jeune des classes moyennes réussissant ses études, à qui elle permet de profiter de sa jeunesse et de diversifier ses expériences, et pour un jeune d'origine populaire enchaînant les emplois précaires, qui y trouve la possibilité d'occuper son temps libre et de s'investir positivement dans un projet collectif. Cela dit, le brassage social, valorisé par les ultras, l'emporte sur les différences, qui s'expriment de manière fine. Des ultras très éloignés socialement peuvent se retrouver sur les mêmes positions. De plus, dans ce milieu, les valeurs populaires (notamment dans la conception de la masculinité) ont tendance à être dominantes.

L'intégration dans le monde ultra peut aussi bien freiner que favoriser l'intégration dans les autres mondes sociaux. D'un côté, elle risque d'enfermer l'individu dans un petit monde et de l'amener à délaisser tout autre engagement. Coûteuse en temps, elle rend difficile la poursuite d'études, l'obtention d'un travail apprécié et stable, et la formation d'un couple. Elle occasionne parfois des poursuites judiciaires. D'un autre côté, elle permet de construire positivement sa personnalité et d'accroître sa confiance en soi dans la mesure où elle fournit l'opportunité d'être reconnu par ses pairs et de réussir dans un domaine. De plus, elle permet d'acquérir des compétences et de nouer des relations, parfois utiles pour trouver un emploi. Tandis que certains groupes ou individus se replient sur le monde du supportérisme (au point parfois de se couper complètement du reste du public), d'autres profitent de leur vie associative pour s'investir dans des actions variées dépassant le cadre du football (aide aux démunis ou aux malades, lutte contre le racisme...).

Des institutions juvéniles ?

Selon C. Bromberger¹¹, les associations d'ultras constituent des institutions juvéniles en phase avec les modes dominants d'organisation collective, avec lesquels les bandes de hooligans sont en rupture. Une telle analyse souligne les différences entre ultras et hooligans mais minimise les comportements déviants des ultras ainsi que leur opposition fréquente aux institutions : par conséquent, elle gomme leur ambivalence. Du fait de leur implantation locale de plus en plus forte et de leur inscription dans une action revendicative nationale, les groupes

¹⁰Cependant, les ultras sont essentiellement des Blancs. A l'exception de certains groupes marseillais et parisiens, les jeunes d'origine étrangère sont peu présents, sans doute parce que les ultras ont une image, souvent infondée, d'extrême droite : HOURCADE N., « L'engagement politique des supporters 'ultras' français », *Politix*, n° 50, 2000, pp. 107-125.

¹¹BROMBERGER C. (avec HAYOT A. et MARIOTTINI J.-M.), *Le match de football*, Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995, p. 243.

ultras sont désormais directement confrontés à cette problématique de l'institutionnalisation. Tous acceptent d'entrer dans une démarche de négociation, en se positionnant comme représentants des supporters et en dialoguant avec les dirigeants des clubs et des fédérations. Mais un clivage apparaît entre quelques ultras qui appellent à une « institutionnalisation » (selon leurs propres termes) des groupes, ce qui suppose de les rendre plus respectables, et de nombreux autres qui se disent attachés à l'« authenticité » du mouvement et entendent préserver son aspect rebelle et radical. Corrélativement, tous ne trouvent pas légitime que des membres soient salariés de leur groupe. Quoi qu'il en soit, même les groupes les plus institutionnalisés conservent un caractère sulfureux, comme des incidents entre groupes marseillais l'ont récemment démontré.

Les groupes ultras sont à la fois en rupture et en phase avec les normes sociales et les modes dominants d'organisation. Ils attirent des jeunes qui ne les auraient probablement pas rejoints s'ils paraissaient plus respectables. Comme A. Ehrenberg l'a montré pour l'ensemble des supporters extrêmes¹², les ultras ont intériorisé l'impératif moderne d'être l'acteur de sa propre vie, d'être visible et performant, mais ils atteignent ces objectifs en s'investissant dans un monde socialement peu légitime et en transgressant certaines normes dominantes. Les groupes ultras forment donc plutôt des « institutions bâtardes », selon l'expression suggestive d'E. Hughes¹³. Toutefois, le terme d'institution étant alors pris dans un sens large, il convient sans doute mieux d'affirmer que ces entreprises collectives se développent dans un contexte de déclin des institutions traditionnelles¹⁴ et de distance des jeunes vis-à-vis de celles-ci et qu'elles assurent (comme les bandes américaines des années vingt étudiées par F. Thrasher¹⁵) des fonctions d'organisation et d'intégration sociales. C. Bromberger est plus convaincant quand il qualifie les groupes ultras de « bacheleries » (du nom des groupes de jeunes célibataires masculins de « l'ancienne France ») où « s'expérimentent, de façon tâtonnante et marginale, des formes de socialisation qui étaient naguère prises en charge par les grands appareils (religieux, politiques, syndicaux...) sous la houlette d'adultes »¹⁶. Un groupe ultra semble ainsi correspondre à ce que L. Roulleau-Berger appelle un « espace intermédiaire »¹⁷ où des jeunes forment un réseau de pairs qui les préserve des difficultés rencontrées dans le

¹²EHRENBURG A., *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991. Il se rapproche ainsi des analyses classiques de Merton : MERTON R. K., « Structure sociale, anomie et déviance », in *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Armand Colin, Paris, 1997, pp. 163-187.

¹³HUGHES E. C., *Le regard sociologique*, EHESS, Paris, 1996.

¹⁴DUBET F., *Le déclin de l'institution*, Seuil, Paris, 2002.

¹⁵THRASHER F., *The gang*, University of Chicago Press, Chicago, 1963.

¹⁶BROMBERGER C., *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard, Paris, 1998, p. 119.

¹⁷ROULLEAU-BERGER L., « La construction sociale des espaces intermédiaires », *Sociétés contemporaines*, n° 14/15, 1993, pp. 191-209.

monde extérieur et leur permet de réaliser des projets partagés et de consolider leurs identités individuelles et collectives. Par conséquent, leur jeunesse se marque plus par une quête d'autonomie que par une prétendue irresponsabilité¹⁸ : s'ils s'autorisent des débordements (il faut en profiter « tant qu'il est temps »), leur comportement se caractérise plutôt par le désir d'assumer des responsabilités et de participer à leur manière à la culture de masse et à la vie sociale. L'expérience d'ultra fait partie de ces pratiques en plein essor (comme les différents mouvements et certaines activités associatives) dans lesquelles les jeunes s'engagent de manière autonome et où ils élaborent des rapports inédits aux institutions, à la citoyenneté et à la politique.

Bibliographie :

BODIN D., *Hooliganisme, vérités et mensonges*, ESF, Paris, 1999.

BROMBERGER C. (avec HAYOT A. et MARIOTTINI J.-M.), *Le match de football*, Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995.

BROMBERGER C., *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard, Paris, 1998.

DEMAZIERE D. (dir.), *Le peuple des tribunes*, Musée d'ethnologie régionale, Béthune, 1998.

HOURCADE N., « La France des “ultras” », *Sociétés et représentations*, n° 7, 1998, pp. 241-261.

MIGNON P., *La passion du football*, Odile Jacob, Paris, 1998.

¹⁸GALLAND O., « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, n° 42.4, 2001, pp. 611-640.